

les cloches en volée rappelaient aux fidèles le mystère de l'Incarnation et invitaient les paroissiens à venir visiter la Vierge très pure et le refuge des pécheurs : je pressai le pas.

Sur la route, plantée sur un tertre, s'élevait une croix de fer rongée par le temps. Une inscription en lettres gothiques portait ces mots presque indéchiffrables : "Passant, pleure sur Jean, seigneur de ce lieu : prie pour dame Marie de la Grange, son épouse, morte victime de la Réparation !"

Après les premiers frais d'installation à l'auberge du village, j'allai aussitôt aux informations sur Jean, seigneur de ce lieu.

En deux mots, voici ce que j'appris de plus précis, et ce que la tradition répète aux générations qui se succèdent.

Jamais la terre ne porta un être plus dégradé que Jean de Garmentran. Mais ce qui le voua surtout à l'exécration de tous les honnêtes gens de la contrée, c'est son mépris de toutes les traditions chrétiennes, c'est sa haine de Dieu. Il trouva le moyen de faire éclater cette haine, en construisant le château fort dont on n'aperçoit plus aujourd'hui que les ruines. Le dimanche, quand les cloches appelaient les fidèles au service divin, Jean sonnait du cor et rassemblait ses gens pour les conduire avec grand tapage aux carrières et aux forêts voisines. Nul n'osait résister aux ordres sacrilèges du puissant seigneur. Mille bras, le dimanche, étaient occupés à extraire les lourdes pierres, à abattre les robustes chênes, à scier, à tailler, à polir, à élever la forteresse qui devait être la gloire et la terreur de toute la région.

Ni les avis, ni les prières, ni les larmes de la châtelaine ne purent calmer la haine furieuse de son seigneur et maître.

Le château et les donjons cependant élevaient orgueilleusement leur masse imposante sur la cime de la montagne aride. Jean menait joyeuse vie et riait grossièrement de la foi de son épouse et des paysans de la contrée.

Dieu et sa justice semblaient dormir quand Jean triomphait. Le bonheur inespéré du châtelain était devenu le scandale de la foule... Mais voici que soudain la voix de Dieu se fit entendre, terrible, éclatante. Si Dieu est patient, sa justice veille toujours.

Une nuit, nuit de sanglots, nuit d'horreur, nuit d'épouvantable et éternel souvenir, des vents sinistres et violents amenèrent de toutes les parties du monde, sur la forteresse imprenable, des nuages enflammés d'ou s'échappaient avec un fracas infernal la grêle, le tonnerre et la foudre vengeresse. Six heures durant, six siècles d'angoisses pour les habitants du château, l'orage ne cessa de s'acharner contre la maison maudite. Enfin, sous les coups sans cesse renouvelés de la foudre et du tonnerre, la terre s'entrouvrit, le château fut ébranlé sur ses bases ; des cris de désespoir furent un instant entendus ; puis les murs renversés, les pierres poussées par une main invisible roulèrent précipitamment dans l'énorme crevasse qu'on appelle aujourd'hui le *Puits maudit* !

La justice de Dieu venait de passer... Les vents s'apaisèrent, les nuages se dispersèrent, l'orage s'enfuit, la nuit retrouva son silence et Dieu était vengé.

Le lendemain les paysans apprirent avec un effroi indicible les événements que nous venons de raconter. A la place de la puissante forteresse, il n'y avait plus que des ruines. Jamais depuis lors on ne put savoir comment périrent Jean de Carmentran, dame Marie de la Grange, son épouse, et tout le personnel des serviteurs.

Que Dieu ait pitié de leurs âmes !

Quand, dans les jours d'été, l'orage passe sur ces contrées, il s'arrête sûrement sur l'emplacement de la forteresse ; il ouvre ses flancs sur ce lieu de terreur et la foudre éclate toujours sur le puits maudit.

J'ai fini, amis lecteurs, de raconter ma légende. Mais comprenez bien que le travail du dimanche n'est *jamais béni* ; que les familles qui profanent le saint jour du dimanche sont *toujours maudites*.

D'ailleurs, l'homme a besoin que son corps ait un jour de repos sur sept ; le travail continu de l'esprit ou du corps altère nos organes et détruit l'équilibre de notre constitution. Les populations qui n'observent pas le dimanche dépérissent ; les hommes s'y courbent sous le poids d'infirmités venues avant le temps ; mais dans les pays religieux, qui respectent le jour du Seigneur, on voit les pères de famille, le front haut et couronné de cheveux blancs, conduire au travail leurs enfants et leurs petits-enfants.

Les animaux domestiques subissent la même loi : faites travailler un cheval pendant quatorze jours de suite autant que le permettront ses forces, ou bien accordez-lui au bout des six premiers jours de travail un jour de repos, puis, après les six autres jours de travail, encore un autre jour de repos, et vous reconnaîtrez qu'il aura plus travaillé, et travaillé avec plus de vigueur, pendant les quatorze jours où se trouvent les deux jours de repos, que pendant les quatorze journées de labeurs continus.

FRANCK DE BONNEFOY.

LE SOCIALISME DOCTRINAL.

BELLES PENSÉES.

L'erreur la plus funeste du socialisme radical, la voici : "Le bien, le souverain bien, le bonheur final n'est pas dans le ciel, il est sur la terre."

"Par delà ! par delà ! oui, par delà la terre nous aspirons ; oui, par delà le temps, nous cherchons ce qui n'est ni de la terre, ni du temps. Ah ! donnez-nous la terre, encore la terre, un million de fois la terre ; ce ne sera jamais assez ! Donnez-nous le temps, encore le temps, un million de fois le temps ; ce ne sera jamais assez : à nos aspirations, il faut l'invisible, l'éternel, l'infini."

"Non, non, j'en jure par vous-mêmes, s'écrie le P. Félix, dans notre paradis sur la terre il n'y a plus d'immortalité, plus de ciel, plus de Dieu. Et, avec cela, vous parlez de me grandir, de m'élever ? Ah ! je ne vous comprends plus. Sans ciel, je descends à terre ; sans immortalité, je m'enferme dans le temps ; sans Dieu, je me rabats sur moi-même, et je m'épouvante de ce triple abaissement où je me sens tombé."

"Mais, ajoute l'orateur, sachez-le bien, le peuple, qui ne veut pas d'enfer dans l'autre monde, en veut bien moins dans ce monde encore. Donc, si nous ne lui restituons pas l'espérance d'un céleste paradis, pour s'en faire un ici-bas, il remuera la terre, il bouleversera, il détruira. Ce sera la plus sanglante tragédie qui se soit jamais jouée sur la terre."

"En face de ce fléau du XIX^e siècle qu'on nomme le socialisme, rien n'importe plus que la question d'origine, et la présence d'un tel phénomène appelle nécessairement la recherche de ses causes."

"Le socialisme sort de l'abîme ouvert par la chute originelle, comme certains fleuves sortent des profondeurs ouvertes par des secousses terrestres ; et il coule à travers les siècles par ces trois grandes déviations de l'égoïsme humain : la triple passion immodérée de l'indépendance, de la possession et de la jouissance. En trois mots, le socialisme, dans son fond immortel, est l'égoïsme, le monstrueux égoïsme ; l'égoïsme qui dit : Je commanderai ; l'égoïsme qui dit : Je posséderai ; l'égoïsme qui dit : Je jouirai."

LE R. P. FÉLIX.

Du socialisme doctrinal.